



INCERTAIN

Poésie

REGARD

De la résistance au monde... à la confrontation à soi



CLAUDE BER

**CHARLOTTE LELONG, YANNICK TORLINI, MATHIAS LAIR, PATRICK BEAUCAMPS,
PHILIPPE PAÏNI, ALAIN NOUVEL, CLAIRE GONDOR, FRÉDÉRIC DECHAUX,
FRANÇOIS SANNIER, SOPHIE BRASSART, RODOLPHE HOULLÉ, JEAN-PIERRE BARS,
EMILIEN CHESNOT, EVELYNE FORT, PIERRE ALAIN RICHER, ANNIE HUPÉ,**

CHRISTOPHE BREGAINT, MICKAËL BONNEAU

Numéro NEUF - Juin 2014

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr>

Courriel : incertain.regard@yahoo.fr

Numéro ISSN 2105-0430 - Parution numérique semestrielle.

Le comité de lecture de la revue est composé d'Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret.

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes au format numérique txt ou doc dans un seul fichier.

Sommaire du numéro NEUF- Juin 2014

- ♦ Charlotte Lelong : Portrait en couverture : Moi ou Moi (1)
 - ♦ Autres portraits en pages 18, Série Enfance I (5); page 41, Enfance I (12);
 - ♦ page 69, Enfance I (1)
- ♦ Éditorial:
- ♦ Poèmes et textes de :
 - ♦ Claude Ber
 - ♦ Yannick Torlini
 - ♦ Mathias Lair
 - ♦ Patrick Beaucamps
 - ♦ Philippe Païni
 - ♦ Alain Nouvel
 - ♦ Claire Gondor
 - ♦ Frédéric Dechaux
 - ♦ François Sannier
 - ♦ Sophie Brassart
 - ♦ Rodolphe Houllé
 - ♦ Jean-Pierre Bars
 - ♦ Emilien Chesnot
 - ♦ Evelyne Fort
 - ♦ Pierre Alain Richer
 - ♦ Annie Hupé
 - ♦ Christophe Bregaint
 - ♦ Mickaël Bonneau
- ♦ Bio-bibliographie des auteurs présents dans ce numéro
- ♦ Un extrait de *Poèmes païens* de Fernando Pessoa.

Qu'est-ce, qui fait poésie ?

Hervé Martin

Après les coupes financières qui ont amputé le budget de l'association *Le Printemps des Poètes*, c'est à nouveau l'ombre de restrictions budgétaires qui plane sur la culture. « *Nous ne vous cachons pas que l'exercice, actuellement, devient très difficile dans un contexte où l'équipe s'épuise à affronter chaque jour de nouvelles remises en cause de son travail* » explique notamment un message émanant de *La maison des écrivains et de la littérature*. Dans ce courriel, ses responsables en appellent au soutien des auteurs, membres de l'association et au-delà, en suggérant l'envoi d'un courrier à la ministre de la culture et de la communication (*) pour témoigner leur attachement à la Mèl et à son travail. Nous le savons tous, le travail autour de la culture est un engagement de longue haleine et ses bénéfices ne sont pas toujours immédiatement perceptibles mais ils participent assurément à l'élévation culturelle d'un pays et en cela, l'aident à aborder son avenir dans des circonstances meilleures et sereines.

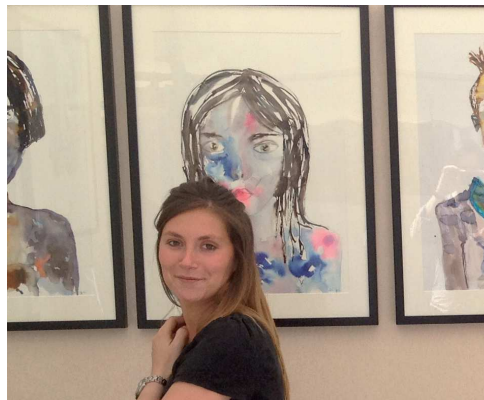
C'est avec un premier numéro d'une double page A4 que débute la revue *Incertain Regard* pour se transformer au fil des ans et après une étape internet, en cette édition numérique semestrielle dont vous lisez ici le neuvième numéro. Le numéro 10 qui paraîtra au printemps 2015 clôturera cette aventure éditoriale de 18 années. La revue *Incertain Regard* était déjà présente avec un site sur internet en 1997 dans une période où la visibilité des revues de poésie y était marginale. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, bien heureusement, il suffit de constater le nombre et la qualité des initiatives éditoriales de poésie. De très belles parutions numériques accessibles au plus grand nombre qui proposent une diversité d'écritures pour la joie des lecteurs, amateurs de poésie. Le dynamisme créateur du microcosme poétique de l'édition traditionnelle à conquis l'espace de l'édition numérique. Et puis, le moment est venu pour moi d'achever cette étape d'un partage enrichissant pour consacrer davantage de mon temps à mon écriture et songer aussi à d'autres moyens d'échanges dans le domaine de la poésie.

Tout au long cette aventure où tant d'auteurs ont proposé à la revue la lecture de leurs textes - je les remercie de leur confiance -, une question s'est imposée à moi devant la diversité de textes et d'écritures parvenue à la revue : « Qu'est-ce, qui fait poésie ? ». Qu'est-ce, qui provenant d'un auteur de textes se revendiquant dans le champ poétique, pouvait être si diversifié dans son expression formelle ou dans son contenu ? Qu'est-ce, qui sous une évidente variété, révélait la singularité d'un être dans son rapport au monde, en résonnant sous différents horizons ? C'était ici, la rythmique des textes, là, le sens du propos. D'autres fois, l'expression du ludique ou de l'humour dans leurs territoires joyeux. Quand d'autres, par la maîtrise ou le recours aux formes, la mise en œuvre d'un langage, une volonté d'hommage ou l'expression d'un rapport au réel, imprimaient dans l'écriture, au cœur de leur existence, ce rayonnement fondamental de l'être « poète » dans le monde. Qu'est-ce qui fait poésie ? Est-ce ici la forme, les vers, leurs rythmiques, le langage, l'humour ou la dérision, la provocation, les sentiments, la beauté, l'expression du sensible... ? Qu'est-ce que la poésie ? La question nous revient sans réponse. Elle tourne sur elle-même inscrivant dans son cycle sa fertilité infinie. Jamais nous ne cesserons de nous interroger. C'est à chacun de rechercher la réponse dans la multiplicité des textes qui rayonnent de la diversité et de la richesse des humains que nous sommes. Au lecteur de percevoir dans le texte le rayonnement d'un poète.

Dans ce numéro, un long entretien avec Claude Ber permettra de comprendre la relation qu'entretient le poète avec les mots, le sonore, l'oralité, la langue, la poésie... « *La langue n'est jamais apprivoisée* ». Il précède un long texte inédit extrait d'un prochain livre à paraître *Épître languelouve* Fragments 3 - de main méditante; On percevra ensuite, un langage dans la rythmique du texte de Yannick Torlini; Des sonorités de Jazz avec les poèmes de Mathias Lair; Mais aussi l'investigation des formes avec Sophie Brassard ou Émilien Chesnot, l'incursion du réel dans les textes de Patrick Beaucamps ou encore, les réflexions de Frédéric Dechaux. Pas loin d'une vingtaine d'auteurs dans ce numéro avec la plasticienne Charlotte Lelong qui nous propose plusieurs portraits dont ceux d'enfants où l'expression du visage dit beaucoup des sentiments qu'ils nous laissent entrevoir.

Belles découvertes !

(*) Madame Aurélie Filippetti, ministre de la culture et de la communication, 3 rue de Valois, 75001 Paris,



CHARLOTTE LELONG

Vit et travaille à Paris

Charlotte Lelong est née en 1985. Elle est diplômée des Beaux-Arts de Rennes, où elle a surtout pratiqué le dessin figuratif, la photographie et le livre d'artiste et développé des thématiques autour de la fragilité humaine. Elle continue aujourd'hui à pratiquer essentiellement l'œuvre sur papier : dessin au crayon, feutre, crayon, bic et encres, aquarelle seule, gravure et transfert de dessins au trichloréthylène.

« Il existe une autre chose derrière les apparences, une réalité que l'on ne voit pas directement par l'œil, mais qu'on peut sentir par l'esprit. Les anciens maîtres chinois sont excellents parce qu'ils savent capter cette réalité et l'exprimer complètement. En ce qui me concerne, je ne veux que représenter ce qui est derrière l'apparence des choses. » Balthasar Klossowski de Rola, dit Balthus.

Afin de pénétrer au cœur de l'être, je pointe mon regard sur nos failles, sur des petits gestes universaux qui nous trahissent (que nous tentons de dissimuler mais notre corps parle à notre place). Il y a dans mon travail une quête d'identité à laquelle vient s'ajouter un regard documentaire ou plutôt sensible sur la fragilité et ce qu'il y a derrière les apparences de chacun. Le corps en est l'outil. Je m'intéresse aux détails, révélateurs d'un certain état intérieur.

Aller au-delà des couches et des sous-couches. Éplucher la clémentine. Décortiquer.

Je cherche à représenter une vérité de l'extrême dans mes images, une fragilité.

Cette interrogation de la représentation me stimule et m'obsède.

Ce qui m'intéresse d'abord c'est de révéler l'être contre le paraître par le corps et l'écho de l'enfance chez l'adulte. Je vois mes personnages comme des corps qui s'excusent d'être là mais qui en même temps font face. De plus j'essaie de leur donner l'air d'être avertis sur les choses tout en gardant leur candeur, comme s'il y avait des âges différents dans une même figure.

Un mélange de douceur et de violence, de beauté et de laideur regroupé dans une intimité familière.

Retrouver le « naturel », c'est peut-être ce que j'essaie de capter chez chacun de nous et de le restituer à ma façon.

Admirer l'instant où l'autre s'oublie et est en parfaite adéquation avec lui-même.

Je tente de mettre à nu en me servant d'un fond blanc sur lequel la figure peut se détacher de manière toujours un peu fragile. Ce sont les tourments, le mal-être, les fragilités qui me sautent aux yeux et que j'essaie de transmettre dans mes dessins. Je cherche à révéler l'invisible car je suis en quête du vrai, même si cela n'est que ma propre vérité, ma version du vrai.

site internet : <http://www.charlotte-lelong.com/>

Entretien avec Claude Ber

Hervé Martin :

Chère Claude Ber, le texte qui paraît dans ce numéro, intitulé Épître languelouve, fragment 3 de main méditante, est extrait de ton prochain livre qui paraîtra aux éditions de l'Amandier. Son titre J'etc m'interroge. Peux-tu nous le présenter ?

Claude Ber :

Je ne suis pas encore absolument sûre que *J'etc* soit le titre définitif, mais il titre, de toute façon, le dernier poème de la série de textes intitulés « conjugaisons », textes courts, d'une page maximum, qui s'intercalent entre les Épîtres plus longues dans une alternance entre poèmes longs et poèmes courts, poèmes en vers verticaux et poèmes courts souvent en prose qui est caractéristique de tous mes livres et qui répond à mon besoin de variations dans l'unité. À cela près que dans ce recueil, l'écriture passe souvent du vers à la prose dans une conjugaison ou une greffe des deux comme *J'etc* est une greffe de nominal et de verbal.

Les conjugaisons y ont rôle d'inventaire du quotidien face aux Épîtres plus méditantes et cette dénomination met l'accent sur les verbes qui nous conjuguent autant que nous les conjugurons. À partir du moment où le poème s'est éloigné du récit comme du discours, il a eu, parfois, tendance à privilégier le nom, les phrases nominales dans une sorte d'éternisation au détriment du verbe, de l'action et de ce qu'elle a de passager. La coulée ininterrompue du temps, sa fluidité en même temps que ce que l'écriture en immobilise est pour moi dans cette forme, où ce n'est pas le verbe qui est substantivé, mais l'inverse, une abréviation qui est conjuguée dans une sorte de néologisme grammatical, simple et immédiatement lisible d'ailleurs, qui clôt, interrompt et ouvre à la fois comme toujours « etc. » ou les trois points de suspension, qui disent, suggèrent, sous entendent, annoncent et taisent en même temps.

HM:

Faut-il entendre le titre de ce livre J'etc (Et cetera) comme une expression ininterrompue de soi dans la langue ?

CB:

Ininterrompue et interrompue à la fois. Le texte, le livre sont des coupes, des fragments, des moments dans l'ininterrompu du poème, de la parole. Un segment de. Nous-mêmes ne sommes qu'un segment d'un temps et d'une histoire humaine. Nous ne sommes que de l'inachevé, de l'interrompu. C'est un des thèmes sous-jacents de l'ensemble du livre. Cette interruption toujours des vies, de la parole, de nous-même... Il n'y a pas de clôture, de conclusion à une vie. Elle s'interrompt. Pas plus qu'il n'y a de clôture à la parole. Aucune parole ne clôt la parole ni n'enclôt la vérité. Aucun poème ne clôt ni n'enclôt la poésie. On peut, parfois, être dans la poésie, dans la vérité, pris dans elles, mais jamais possesseur d'elles. Tout ce que nous faisons ou écrivons appelle un etc. qui sera conjugué par nous-même et surtout par d'autres... En cela oui, *J'etc* contient un ininterrompu, mais une suspension aussi, un appel à compléter. Le poème fait toujours signe à l'autre, à ceux qui le lisent ou simplement qui nous suivent. Aux textes succèdent d'autres textes, qui naissent de ceux qui précèdent dans une suite d'échos et d'écarts dans un engendrement de la parole par elle-même qui n'a de fin qu'avec l'humanité, à moins que d'autres espèces, ici ou ailleurs, accèdent à la parole ! Dans tous les cas, c'est aussi un indice de l'impossibilité de clore la parole...

HM:

Le titre de l'extrait présenté ici Languelouve fait écho à une omniprésence de la langue. Cette dernière serait-elle dévorante pour la poète que tu es ?

CB:

La question de la langue est effectivement au centre des cinq Épîtres. Question de la parole, du poème, de la langue commune en rapport avec le monde, avec ce que nous vivons. Interrogation de notre énigme par une langue, qui est signe de notre humanité. Le poème interroge la langue par la langue et, à travers ce mouvement, tout de tout car il n'est pas de réel ni de nous-mêmes hors des mots qui le parlent. Comme chez Pascal où la connaissance est une sphère, dont les points de contact avec l'inconnu croissent en même temps qu'elle, la langue du poème explore sans fin un territoire inépuisable qui augmente au fur et à mesure qu'il tente d'aller où les mots ne sont pas encore allés et sans jamais finir d'explorer.

En ce sens la langue peut être dévorante ou dévoreuse ! Ou affamée ou assoiffée... Je ressens le poème comme altéré au double sens du terme, travaillé par de l'autre et assoiffé de l'autre, de toute altérité y compris celle de soi et y compris d'altération. C'est cet élan de la langue qu'il y a, pour moi, dans la louve, dont la connotation est certes de dévoration, mais aussi d'élan sauvage et de fonction nourricière si on pense à la louve romaine ou aux enfants loups. La langue n'est jamais apprivoisée. Elle est toujours étrangère, sauvage. Docile et apprivoisée ou pensée telle, elle se tait. L'image de la louve est multiple, elle contient à la fois cet inapprivoisé, la dévoration et le nourrissage. Car nous sommes aussi nourris de langage. C'est la langue qui nous fait humains. On naît de l'oreille comme le montrait déjà si bien Rabelais en faisant naître Gargantua de l'oreille de sa mère. La langue est à la fois maternelle et sauvage. Écrire s'inscrit dans ce paradoxe. Et quelque chose de nous à la fois s'y saisit et s'échappe.

On peut rêver autour de cette louve, qui renvoie encore à d'autres territoires dans le patrimoine anonyme des contes et de l'inconscient collectif. Chacun a son imagerie personnelle. Pour moi, la louve évoque aussi le chant par exemple. Pour des raisons personnelles, mais aussi parce qu'il y a dans le hurlement des loups, tête dressée vers le ciel, quelque chose de nous, de primitif comme dans cet avant de la langue que sont le cri, la voix...et à s'égarer dans la langue, on y croise cette langue d'avant la langue, dont parlait Artaud. On peut aussi accoler au loup et à la louve les allusions au désir et au sexe qu'ils ont suscitées quand écrire a affaire au désir et au corps. À une jouissance et à une mise en danger du corps.

Il y a de tout cela dans cette languelouve, que les textes dévoilent en partie, mais partiellement seulement. Le poème suscite de l'interprétation. Il n'est pas là pour la clore. En revanche, j'aime bien, c'est vrai, que l'écriture multiplie les rayons partant du foyer du poème. D'autres aiment les réduire. Le résultat est également aléatoire, ça clôt - et adieu la poésie !- ou ça ouvre car l'important est aussi ce qui nous échappe dans ce qui s'en échappe.

HM:

Dans ce texte, il y a un certain nombre de mots évoquant des sons.(jaserie, babil, cliquetis, fredon, écho...). Si pour Paul Valéry « la poésie est cette hésitation prolongée entre le son et le sens » serait-elle pour toi ce lieu où « Tout résonne entre son ordinaire et sa surprise » ?

CB:

Le sonore du poème est bien sûr essentiel. Le son, mais aussi le rythme, qui renvoient à cette primauté de l'oreille, dont je parlais, y compris dans ce texte, où j'écris que nous sommes « berçants, bercés de babillage ». De la comptine au psaume, de la mélodie berçant l'enfant aux mélodies qui accompagnent la mort, partout le mystère de notre destinée se tait/dit (les deux à la fois) dans le chant. Et le poème est aussi chant. Au sens propre à son origine puis chant de et dans la langue. C'est la signification initiale du mot lyrique - c'est d'ailleurs ce terme de lyrique que Va-

léry définit dans la phrase que tu citais- et c'est le seul que je retienne, qui m'intéresse. Chant brisé souvent, dont je brise aussi le mirage évidemment. Toute langue naît et finit dans le murmure, le babil de l'enfant, le râle du mourant en passant par les bruissements divers de l'amour, de la douleur, de la peine... Qu'est-ce qui reste de ce bruitage dans la langue ? C'est une question de ces Épîtres. Que reste-t-il du corps, de la langue, du palais, du poumon de la parole dans le poème ? Qu'il garde ou évoque quelque chose de cela ou du regret de cela me paraît essentiel.

Quant à l'oscillation entre ordinaire et surprise, c'est une manière de dire cette redécouverte des mots que tente toujours le poème. Les raviver. Les sortir de l'usure d'une écoute qui ne les entend plus. C'est le mallarméen « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » et une expérience quotidienne aussi qui nous fait parfois entendre, enfin entendre dans son sens de comprendre, ce qui est dit ou écrit. Et cet entendre là, cette entente soudaine du mot entre son ordinaire et sa surprise est toujours une sorte de révélation. Mes textes tournent toujours autour de cette révélation sans cesse menacée de disparition qui est aussi une expérience commune : quand nous sommes portés par la joie, l'amour ou même dans le chagrin, le monde bruit et fait signe de toutes parts. Le moindre détail, un geste, un objet quotidien se mettent à signifier. Et il est d'autres moments, où nous n'entendons ni ne percevons plus rien comme devenus sourds et aveugles. Le monde et nous-mêmes endormis. Le poème est un mouvement d'éveil dans et par la langue. Il s'enracine dans le quotidien le plus simple et en dit aussi la surprise et la question qu'il ne cesse d'être.

HM:

à force /de savoir la mort / sur nos visages/nous séparant une nouvelle fois séparant/ langue sèche au palais/
mâchoires sans salive des cadavres (bien trop serrées/pour du silence)/ouvrant les miennes/toujours l'ouvrant/
gueule bée /vers /une trille de joie/l'oreille qui parle dans la gorge/c'est son effroi ou son amour/qui dit.

Extrait du texte, ces vers tissent des liens étroits entre des organes de la parole et le silence de la mort.

Écris-tu pour éloigner la mort ?

CB:

Écrit-on hors conscience de la mort ? Hors conscience humaine, qui est conscience que nous finissons ? Que le poème, l'œuvre d'art soient des formes de réponse à la mort est vieux comme nous-mêmes. L'exigui monumentum aere perenius (j'érige un monument plus durable que l'airain) du poète latin Horace fait écho aux mains apposées sur les parois des grottes préhistoriques, qui nous font étrangement signe à travers des milliers d'années ou à la réflexion bien connue de Malraux sur l'art comme anti-destin...

L'humain laisse signes, traces de son passage, à travers ses descendants et ses ouvrages. Signe anonyme aussi comme ces cœurs gravés sur les écorces d'arbres ou les pierres que les passants déposent dans certaines régions de France ou sur les tombes des cimetières juifs. Et le poème est allé jusqu'à se nommer tombeau...Le poème fait signe. Qu'il perdure ou s'engloutisse dans l'oubli peu importe. Il est trace écrite avec la mort et la vie. Et je dis avec dans les deux cas et non pas contre car vie et mort sont indissociables.

La parole n'éloigne ni ne conjure la mort, mais elle la dit... Tout est là. Nous ne pouvons parler de notre propre mort. Il n'y en a aucun récit possible. Mais nous nommons la mort, y compris la nôtre. Nous la savons même si nous avons beaucoup de mal à y croire... Au bout du bout, il y a vie et mort, amour et effroi.

Écrire en poésie est, pour moi, une façon d'être au monde ; c'est indissociable de la vie et donc de la mort. Dès que l'on naît, on est assez vieux pour mourir dans ce scandale de la mort auquel seulement l'usure du corps nous accoutume peut-être. Que mort et vie soient pile et face d'une même pièce est une évidence pour tous et en même temps, pour chacun personnellement, selon ses croyances, selon les moments aussi, elles sont, l'une comme l'autre, une évidence, une énigme, une crainte, une angoisse, une peur, une souffrance, un espoir, une délivrance, un refus ou un désir même.

Mes textes interrogent cela, cette étrangeté de notre destinée capable de penser la mort, mais pas de lui échapper.

Tentent-ils ainsi d'apprivoiser la mort peut-être, sans doute même, mais ils se savent incapables de la conjurer et encore bien davantage de l'éloigner. Je le dis dans cette Epître et dans une autre plus nettement encore, la parole adoucit le terrible du réel, elle est consolation. Le poème aussi est consolation sans pour autant se faire nécessairement élégiaque ou mélancolique, il l'est, entre autres, par son jeu avec la langue, quand son rythme et ses rythmes sont du corps vivant, depuis le rythme organique de ses pulsations cardiaques jusqu'aux modulations de son souffle et de sa voix.

HM:

Que peux-tu nous dire à propos de l'oreille qui parle dans la gorge ?

CB :

Elle dit, entre autres, ce que nous venons de dire du continu de la parole, de cette fonction de la parole, qui n'est pas seulement de s'exprimer, de communiquer mais de comprendre aussi... Comme l'écrivait Tzara « la pensée se fait dans la bouche ». Et il n'y a pas de parole sans écoute. Plus primitivement la parole « touche ». Les anthropologues y voient d'ailleurs la même fonction de socialisation et de contact que l'épouillage chez les primates ! Le poème touche. Et il faut entendre ce verbe toucher au sens propre et figuré. Que serait un poème qui ne touche à rien ni personne ? Il touche à tout et touche parfois l'autre, pas toujours, mais quelquefois. C'est ce qu'on peut entendre, entre autre, lorsque Celan compare le poème à une poignée de main.

Le poème touche (dans un troisième sens du terme mais lié aux deux autres) aux deux embouts extrêmes de nous-mêmes, le plus primitif du corps, le plus raffiné de l'esprit. Il est dans cet écart. Et dit ce qu'on ne peut dire autrement qu'en poésie. En cela le poème est à la fois langue immédiate, corps dans la langue et langue résistante. Qui appelle l'éveil, l'écoute. Ouvre l'éventail des possibles. Si on rabat le poème sur ses significations, on perd toute possibilité de signification de la poésie. Cela me fait penser à cet amateur des poèmes de Valéry, que tu citais, qui s'était mis en tête de les traduire, les réduisant à une série de platitudes.

La poésie est non réductible à un message, à une information même si elle en contient. Non pas que la poésie soit confuse ou brumeuse, loin de là, il n'y a pas langue plus exigeante, rigoureuse, lumineuse même, mais la poésie, bis repetita, dit ce qui ne peut se dire qu'en poésie. Et cette phrase dit ce que je ne peux pas dire autrement qu'ainsi si je veux dire ce qu'elle dit ! Ramener le poème à un contenu dicible autrement, c'est éliminer le poème, cet usage unique de la langue, cette langue dans la langue qui me fait souvent dire « j'écris en poésie » plutôt que j'écris de la poésie.

Sinon autant faire de la pub qui use des mêmes figures ! Mais la poésie, elle, n'a rien à vendre. Parce que l'humain n'est pas un objet de troc et ce texte le dit dans sa dernière partie. Je le dis de toutes les façons et la poésie est aussi une manière de le dire même si elle n'en fait pas discours ; elle le dit par son existence même non sans raison de plus en plus marginale dans une société qui mangerait ses morts et ses vivants si ça rapportait gros. Là je dis politiquement ce que le poème réaffirme sans cesse poétiquement et d'autant plus politique pour moi qu'il est poétique, c'est-à-dire aux antipodes de la langue de bois et du vide sidérant du bavardage universel.

HM:

Je ressens dans ton écriture des relations étroites entre les sons et les mots. Quelle est la place pour toi de l'oralité en poésie ?

CB:

L'oralité est fondamentale dès qu'on parle de poème. Elle est déjà tout bonnement à son origine quand il est seulement oral. Le poème sort d'un orifice, la bouche et entre dans un autre, l'oreille et l'inverse d'ailleurs. Il va du trou

au trou, du vide au vide... Je ne peux dissocier poème et parole, souffle, grain de la voix, travail du poumon. L'inspiration est d'abord - et seulement car j'en écarte évidemment le sens académique - un mouvement de la respiration. Un poète inspiré et inspirant est un poète qui respire ! Un poète vivant, éveillé.

Ce lien parole/écriture est une de mes obsessions poétiques dans la gageure de travailler sur la crête des deux, de jouer les funambules sur ce fil instable entre parole et écrit, dans le retrait des deux pour que l'autre soit comme je l'ajoute souvent en parlant de ce que je nomme « dirécrire » et qui n'est qu'une manière comme une autre de désigner le sillon que mon écriture creuse et recreuse sans pour autant que cela la résume ou la contienne.

Je me défie des débats théoriques et encore plus des qualifications, utiles certes, mais simplificatrices aussi. Il m'arrive, par exemple, de dire mes textes à voix haute, de les lire avec du chant ou d'autres voix, mais ma poésie ne relève pas pour autant de la poésie sonore ou de la performance. Ces classements sont heureusement instables et me semblent parfois oiseux mais, bref, je ne sais pas toujours exactement de quoi on parle quand on parle d'oralité en poésie... Je n'écris pas une poésie orale, l'expression même n'a pas de sens, j'écris avec des voix dans l'oreille et du sonore dans la langue.

On ne cesse de revisiter, repenser et, en ce sens, la notion d'oralité a remis l'accent sur une dimension du poète que le livre pouvait avoir occultée, mais le poème vit pour l'œil et l'oreille car il joue autant du sonore que de la disposition dans la page, des rythmes que des images – et les deux se recoupent, pas toujours, mais souvent-. Il travaille la voix et la vue ou dans cet entre-deux entre la voix et la vue.

Le poème, pour moi, est impur, métissé, frontalier, de la prose, de l'art plastique, de la musique et il s'aventure plus ou moins dans ces territoires. Chacun y va selon soi. Et en ce qui me concerne, je cherche cet équilibre – ou ce déséquilibre- instable sur les lignes de crêts, là où cela se sépare et se joint à la fois. Dans ce greffage de la parole et de l'écriture, quand je mets du côté de la première l'élan, le souffle, le rythme, la pulsion qui porte au poème, du côté de la seconde la distance critique, le retour du poème sur lui-même, la pensée. Mais diviser ainsi, c'est aussi simplifier, caricaturer même. Serait-ce mieux dire si je disais que le poème est, pour moi, parole pensante ? Même pas car on pourrait objecter que le discours philosophique aussi est etc etc. Et on ergoterait longtemps. À la fois à juste titre, car cet effort pour penser le poème et sa propre démarche est indissociable de l'écriture, et inutilement car le poème est avant tout un acte.

Il s'agit moins, pour le poète, même s'il se double d'un critique, de définir tout cela que de le faire ! Une écriture n'est pas l'illustration d'une réflexion théorique même si cette dernière la questionne sans cesse. En outre, ce que nous écrivons nous échappe et vaut, quand cela vaut, pour bien autre chose que la théorie que nous en faisons. Cette dernière est indissociable de l'acte d'écrire, mais elle ne le remplace pas. Ni ne l'explique d'ailleurs.

Alors oralité ? Oui et non. Oui dans non et non dans oui dans quelque cercle taoïste ou synthèse disjonctive deleuzienne en clin d'œil à mon parcours avec la philosophie et plus simplement, dans cet impossible toujours que le poème réalise parfois au-delà de ce que nous en disons et commentons. Le poème c'est ce qui reste aussi d'irréductible à l'opération explicative et analytique, ce noyau dur du poème qui pour moi, tu le sais, est toujours « ce qui reste ».

HM:

Merci.

CLAUDE BER

Épître languelouve
Fragments 3 - de main méditante

On prétend que la parole voit où nul ne l'entend
Edmond Jabès

Tout résonne
entre son ordinaire et
sa surprise. Un silence d'avion trop haut
pour l'entendre. Membres absents dans le défait du lit
- leur disparu dans les habits
à la patère -l'impatience de l'inattendu
comme
vivre une seconde fois
tirer du confus un dessein ordonné et durable.

Le mécano des cœurs qui inclinent leurs becs vers cet endroit où on est soi avec ce que l'on est (ok je t'aime
amour et je travaille mes textes)
s'actionne sans récit ni qualification
dans sa hâte. Sa caresse. Son poing parfois.

Sur la mer criblée de tirets, la jaserie rieuse des mouettes. Leur écho de graphes et de cris. Leur pointillé d'histoires
indéchiffrées c'est nous qui regardons dans son emportement. Au compas d'un arc en ciel des cimes à la côte, son
pas courbé de cheval d'échec - entre-monde écarquillé au grand angle de voir - l'arceau jardinier de la parole et son
blason vertigineux.

Pendus à fleur de lèvres ses contes à faire s'envoler les crapauds
convoler en noces bécotantes le cliquetis
des os
Le babil de Babel à sa mesure fourmilière, la tanière, le berceau, le tout du partir et du retour, les poches de rien et
de rêves, le défilé des doubles besaces - monts/mer, truites et perdrix, étreintes et enterrements
À ce bord à bord déplié du cornet sans surprise, la chansonnette d'une histoire seulement nôtre - le bruit des mots
entre les dents leur manducation
leur bégaiement – le nôtre -
cette bouillie de chair et de signes
on s'en nourrit

Outremots à la ceinture
dans l'outré du retrait comme de l'expansion
je ne vais qu'à pitié
dans la peur du malheur et son labour infatigable
à force
à force de savoir la mort

Devant cette mer sans finition et son tissu de sec, son écoulé maille à maille de mêmes millénaires, le quotidien des cris, des ballons, des serviettes étalées sur le sable, des fesses et des couilles moulées dans les maillots juste à hauteur du front. Entre la bleusaille de vagues et un immense dont rien ne les soustrait, le fourbi vacancier et sa gravure au poinçon sur la fournaise, une déclivité – le pas de l'Ange, le saut de l'échelle sensible. Intervalle d'oubli ou de béatitude à des visages soudain de mammifère doux.

Retiens-nous amour my love lieblich Wölflein luce de la mia vida
berne lou lume comme la vieille en son patois
et la lumière éteinte éclairait le fredon du torrent dans les gorges
raconte, invente, égrène les abracadabras, épelle les voyelles du Nom sous la langue du Golem, chante l'hymne de
résurrection, les sutras de délivrance, entonne les dévotions des chamans ou la clameur de stentors prophétiques,
braille ou balbutie quelque chose qui retienne un instant la main sur l'ici
cet abrupt de ravin qui glisse dans l'en dehors
du rêve
c'est qui mourant ?
et langue quitte
langue
dans l'interminable et
la lenteur

Le lumignon du cœur est un loquet de porte
dur à déverrouiller

tu murmures *la mer la nuit la nuit la mer* avec une piété franciscaine pour une mandorle d'immensité aux âmes ven-
tre à l'air
poissons sans eau où loge le déduit du corps qui s'excède de lui
Wort word parola big joy des pèlerins au trèfle trilobé des cathédrales
la sonnerie du portable appelle en merle depuis Saint Jean du fond des terres
les pâquerettes déduisent leur corolle d'un fin pinceau de rose
au sillon de la nuque pousse la fleur de sel
et tout existe
à merci d'exister

L'ici et ses vrilles de vent, son inadvertance, je ne l'habite ni en pieuvre ni en martinet – son noir minuit plus fami-
lier que mon espèce – mais dans l'intimité du grenu, du velu, des fourrures, du luisant des écailles, de l'ébouriffé qui
dégaine son pelé de la plume.
Légions nombres substituts filiations
leur koboloï de graines et de voix inverse la langue sous le mot
son muet remonté dans la gorge
et cette étoffe une apprivoise ma mort à son immensité

Où dégorge l'inachevé ? Son inventaire jamais clos ?

A ses troussees la course cul-de-jatte des mots. Leur boitillement essoufflé. Leur abondance du dénuement.
Dans l'empressement volubile d'aimer. Le goulu de vivre. Cet emballement recueilli dans son transi. Son grêle de
pattes de chevaux sous le lourd du poitrail. Dans une prodigalité naïve de généreux.
Selon l'heure je rabote la pierre jusqu'au gravier ou j'amasse la brique de nos cloisons communes.
On va seul au silence. Grossir le stock de mots manœuvriers est une décision. De les passer comme plâtre à la truelle
happés sur les lèvres et les livres
remis à flot
leurs rivières dévalant des cimes
bruyamment
jamais à court ni à sec
eau de vie pressée par les névés au froid de chaque solitude
couvrant pudiquement
la nudité

Niches, trous, plis, creux, fissures, les canules du corps ne valent que d'y jouir.
Loin des coquetteries du silence, nous couinons, gémissons, grognons, râtons au final. Longtemps. Et nous courrons
comme au bercail à sa condensation
sa buée
pour une rédemption du bruitage de vivre
silence seulement où rien n'a encore parlé ni ne parlera
et rien non plus de nous - continués de bruits et de paroles et qui n'en connaissons que l'intervalle –
ne perçoit ce silence sidéral
inaudible et inécoutable que nos dieux peuplent de brouhaha
silencieusement il est
sous le bruit rassurant de la parole
le répit rassurant de la parole
dans la suspension joueuse de la vie
sa tournure interrogative
la somme temporelle des poèmes waka
la suffisance à soi d'un mathème
Quelle durée sépare l'ardeur de l'apaisement ?
Et dans l'espace jumelé à lui même par où passer outre-passant ?

- un gémissement de nourrisson dans un larynx adulte
- les mains dilapidant leur connaissance -
rocaïlle - sa tristesse piquant les ailes du nez -
son cassé morne dans du vomi d'ivrogne
mais la pluie d'abeilles son miel âpre
sa concession d'illimité à ce qui est fini
ne bruit qu'à nos museaux d'animal massacrant
massacré.

sourire à l'appel carnassier
des lèvres retroussées.

La cécité blanchie de l'œil
caillé de sang – et qui voit sans - Œdipe revenant la raconterait-il – récit fuyant à nos mémoires ?
S'il regardait avec sa vue d'aveugle ce ne serait
que pour crever ses yeux

tête penchée sur les présages leurs tripes annelées

leur momie molle de tuyaux sur le trottoir
et le cri des insultes - salope je te crève ! –
j'arpente un dévissé d'à-pic
le voyage de Thèbes à Athènes s'achève sans pardon ni fille-soeur guidant l'aveugle
morte dans un camion à putes

Pas de trêve au caquètement citadin et sa promesse d'œuf sous son croupion de poule. Ouïes et pupilles en pavillon. Toujours à guetter un indice. La clémence du vainqueur. La générosité de l'avare. Roucoulement étranglé, les pigeons gobent leur mie. Nous nos implosions. Un homme passe, mâchoire tendue en figure de proue. Casque de commodore. Une femme. Majestueuse. La Reine de Méroé portant les armes de Pharaon déboulés à rebours dans la fabrique d'effondrement où je bricole un abri de virgules

Sous la clarté crémeuse d'une lune
à vieille face de vieille lune
– sa prunelle dans l'orbite d'un ciel inquisiteur -
penche et pense à disproportion
la pente inquiète de la pensée
L'incertitude qui traverse les choses, les cotillons du familier et son cageot de cœurs bringuebalés – leur lime dure,
leur limaille – elle se creuse du regard du rêveur allongé sous son rêve
un trou de vide à vif
tandis qu'un cri d'orfraie l'épingle
dans l'épouvante que se perde l'esprit et ses divisions simples de bête orientée par ses pattes et sa tête, par son dessus et son dessous. Tout juste destinée à bruire des babines. À bâtir maison de paroles, où nous vivons, de la comp-
tine au psaume, berçant, bercés, amour, de babillage.

Ce qui s'ajoute d'abondance à la saveur des corps et des fruits épelés - peau de pêche et de vigne
ce n'est que langue
qui les mâche
Tu poses la corbeille d'abricots sur la table. Les talures et les tâches travaillent aussi la chair. Vanitas de midi sous
l'auvent de la terrasse. Sa poussière méditative, je la renverse avec le sucre dans le compotier. Et j'en déguste sa ra-
sade dans le sois là la vie, juste le temps encore que je te nomme.

Langue langes où tètent les mots la salive
 étêtés de leurs crêtes à en apprivoiser l'amer
 la lecture cantillée des Hébreux
 l'inconjugable verbe mourir du gabonais
 les tons du parler Bantou ou l'idiome nüshu de femmes interdites d'écrire
 conjuguent langue mère dépareillée éparpillée
 comme la mienne livrée aux lambeaux
 mêlée de sources et de nous pleins de peurs de rires et de syllabes

« Que dites-vous qui ne soit nôtre ? » interrogeaient les fous et leur bouée précaire je la serre autour de la taille avec la cage de la raison comme un moulin à prière taillé dans un tibia -
continuant déraisonnablement de dire
en mémoire glossolalique de paroles perdues et interdites

L'esprit du loup ne nous visite que sous le nom d'Amarog
in the silent of language ist the ultimate verdad
mio amore ist nicht yo te quiero
langues langes les corps qui se prononcent en elles tu les entends ?
leur pulpe de paroles qui va disparaissant
dans notre soustraction
c'est ma frayeur dans ce jour dur
que son fini entame

A me désaltérer à ces bouches multiples
à conjurer les pertes principielles
l'interrupteur en panne
mon futur édenté et l'avenir - sa muselière imprécatrice –
je m'applique
monacablement
et je dénombre
le bouillant du soleil à l'équerre de midi
ses cendres consumées dans les prunelles
les drapeaux de mains affairées sur le linge étendu et empesé de sec
la carriole bringuebalante de tout et son aimant aimant
l'addition à défaut de l'oracle
faute de sortilèges leur énumération
sans rien qui puisse interrompre
chien aboyant détourner
une manière d'être le décalque des vies
de leurs redites le cours du pauvre Orion
né de la pisse du père jambes
à l'aplomb dans le ciel loin posé
sa chasse vengeresse son chien
couché au pied du maître harnaché de ses armes
désaccoutumé d'espérance et de paix il nous ressemble
voué à la répétition du même
et son chagrin est nôtre
car l'ample se déploie ailleurs qu'en nous
dans une éternité sans mot et sans intention

Une pavane d'étoiles scande le lever du scorpion (son venin dans le gras de la parole) et le matin venant au pli de la paupière loin de ce ciel de signes et du chasseur vantard.
Tant vont corps et cœurs à leur proie qu'ils s'y visent siamois de leur gibier
je range l'ordinateur dans sa housse
la nuit antique ses flèches dans le carquois galactique
un couteau sur un toit invite ensemble carnages et ripailles à la table de l'univers
coupant la part d'aimer et la ration de mort
comme toi disant *toi*
à poser le couteau sur les tuiles

Pas de secret derrière la porte
hors les gonds qui grincent un peu
juste un frisson de baguette sourcière
sur le frottement de la langue à
prononcer et à
lécher
- lécher des bouts de chair aimée on fait cela d'aimer laper comme les bêtes -
et le sursaut brutal parfois mordre ou n'importe qui incruste
dans la viande vivre dans sa durée
la parole
lippe tendue vers la mer langue longue
ses tranches de bleu en gâteau d'éternité

Des mots jetés à son écume - leur blanchaille d'appât à l'invisible - je ne garde que le fendu et l'œuvre au blanc d'une pierre bouillie entre les ventricules de muscles comme au fin tamis de tes cils (leur ellipse élégante à recourber loin leur scapule)
un fragile de phalène
le rien-ne-reste du glissé de l'aile sur le ciel / le bouquet du corps au jouir / les mains ouvertes au lâcher de leur prise / le festin d'exulter dans la disparition.

Sous l'énormité embrasée du soleil crépitant à nous assourdir de nous-mêmes, notre histoire est celle de l'avalement. Dans le redressement de la lignée primate, le buisson des espèces (sa touffe de pubis et de chardons) je nous cherche dans des embranchements où galopent des armées autrement carnivores que notre descendance de simili raptor et d'Homère, de Dante, de Du Bartas, le vieux poète gascon, je me rappelle la charge et la vague affluant dans un dénombrement de divine parole tandis qu'elle reflue à son étiage
à l'étroit de l'estuaire
dans le charabia du plus grand chose à dire de ce côté-ci de l'humain
où elle déserte avec des poses de nabab
poches pleines et brimborions consentis du bout des lèvres en cul-de-poule
Faute de quoi faute de tout et contre toute faute ressassée jusqu'à l'absolution comme s'achètent les indulgences dans les épiceries je récupère le goudron / la chaux / le jaune des bulldozers et des bennes maculés d'argile / le feu arrière des réacteurs/ le poids de la piste arquée aux roues.

J'ai simplement longé l'aéroport.
Le frêle du fuselage sous la couvée de nuages, c'est d'en bas qu'il se voit. Mais, d'en haut, la légère oscillation du métal vibre comme à leur lâché les bois du yi king. Dans la puissance du petit.
Les précautionneux efforts des bouts d'index aux baguettes du mikado, la charge de l'esprit sur l'échiquier et sa lourde cohorte de reines, de rois et de folie, l'allégresse du savoir et de l'improvisé, les tactiques, les ruses, les calculs sont simples
mais l'entre cela moitié coupée d'une coupure
erre dans l'indécision dans l'hésitation
dans la matière lourde de l'indistinction
le concassé de l'indistinction
sa boursouflure son inapprivoisé

Pourquoi allons-nous à l'abandon de nous ? t'étonnes-tu. Dans l'application puérile à l'insignifiant. Sa grève de galets où rien ne pousse. Les corps aimés pourtant bondissent dans nos yeux. Leurs rondes, leurs farandoles, leurs cris de cabris, où sont les mots qui les rangeront en nous ? Comme les draps dans l'armoire. Parfumés de lavande. Et prêts à recevoir les sucs de l'amour et les écoulements de la mort. Les linges de la parole, ils ne pansent plus nos blessures. N'embaillent plus nos défunts. Ne claquent plus leurs fanions au mat des victoires et des noces. Bof, dis-tu, à tant vénérer l'infime et l'obscur nous les avons fatigués de tout mystère. Réduits à de petites ombres. À notre ressemblance.

Il reste la voix je dis. Et je demande à la tienne d'endormir les terreurs. Au chant de dénouer l'étranglé de la parole et par souci d'exactitude j'annexe le recompte au dé/conte
le présent comblé de sa propre présence
la garde du seuil étreint
les bras nus - cortège rassemblé rassemblant -
la voile - la vaste voile de ce qui est -
le Nada de Saint Jean de La Croix
l'en-avant de rien des joies et jouissances
l'élan à son apogée / un coup de pied au but / la réconciliation du lierre avec son assemblée de feuilles / la fossette d'un menton / le loin fui au regard qui s'y rencontre
le tout-venant minuscule de tout dans un rétroviseur où, rougie de rayons miniatures, pétille une fin de journée quelconque époncée d'un coup d'essuie-glace. Son tic-tac de clignotant. Son durillon d'instant piqué au tableau de bord comme un post-it.

Dans le long de la nuit à tomber sur l'eau grise virant noire, collet blanc au ras du rivage, la précieuse soudaine puis rude primitive secouant ors et strass d'un lent couchant et roulant de même mer nos trois chicots de terre, la vue rincée du voir, le tranché de l'accompli. Son immédiat qui se passe de tout. Son goût de cuve vidangée. Son précipité d'indifférence.

Dans l'intervalle des poumons qui se gonflent et se vident, un vacillement. Entre révolte et réconciliation, menace et promesse, la soudure mal jointe du pas encore et du bientôt là par où s'échappe l'indécidable.
Son souffle infime et démesuré.

Pour ce peu de pépites au filon tandis que se marchandent les biens et les vies sur des comptoirs de banques dans des bureaux importants, dont je connais l'odeur de cire et de cigare, le désordre affecté, les empressements et l'étoffe, dont nous sommes faits au final des trocs qui nous exhibent
devant la fenêtre ouverte à la curiosité intacte
par-delà la ligne des cyprès (leur lame mince partage l'étendue en sangles verticales qui s'ignorent comme nous ignorent ce que nous faisons de nous-mêmes, la spirale de Fermat, le tison du soleil qui décline)
sur le bleu tendre de la journée écoulée et son énigme simple – son kairos kidnappé de rapine -
je t'e-maille de main méditante ce que l'on pense est trop complexe pour servir à vivre ce que l'on sent plus souvent un obstacle qu'un secours
même à pas plombés de scaphandre
ça dérape toujours dans le désossement
cigales coites sur l'écorce
retournées à la nymphe leur cisaille joyeuse
avalée par la nuit

cela dit j'aime cette heure où la peau se souvient
ni noir ni lumière et ce passage
- paume ouverte entre chien et loup sur
le sans raison de ce qui cherche –
il se franchit.



Enfance I (5)

YANNICK TORLINI

maintenant que tu es là fébrile et qu'un tremblement semble remonter chacun de tes membres pour générer une étrange secousse de tout ton être maintenant ici ce tremblement et là tandis que ton corps et ta langue deviennent les sismographes d'un dehors tant redouté ou d'un écho du désastre ou de la nuit ou de l'affaissement ou de l'éclatement ou de la seule résignation qui depuis des siècles progresse maintenant ici tandis que tes pensées s'agitent n'ont jamais cessé de s'agiter quelque chose te pousse vers une fenêtre encore à découper dans cet espace restreint quelque chose te pousse dans ta résistance mise à mal tu te dis qu'il te faudrait sortir sortir sortir une bonne fois pour toutes et constater les dégâts

avancer seulement avancer ne plus entendre les rumeurs de ton anéantissement ne plus même t'affaïsser à chaque instant seulement avancer tandis que tout part en lambeaux autour de toi tandis que le jour s'est enfui avec les dernières poches de résistance à l'obscur tandis que tout part tu voudrais rester reculer droit sur tes jambes droit sur ce qu'il reste d'os mais un gouffre derrière toi un gouffre tu voudrais reculer mais quelque chose de la nuit encore et là maintenant très maintenant le silence très maintenant soudain la fin d'une respiration non pas une explosion mais le seul glissement de tes pieds sur le sol nu

il te faudrait sortir maintenant sortir ici où toutes les portes sont à inventer sortir de cet espace qui n'est qu'un étirement du vide et des souffrances accumulées il te faudrait sortir et sortir et sortir sans cesse

dans les souvenirs de chaque coup reçu chaque offense subie chaque injustice vécue les souvenirs maintenant t'assaillent dans cet écroulement du vécu et du devenir tu es là très ici dans ta mémoire toujours à tenter de te déplacer au creux de ce monde sans lendemain tu es là et cela fait des siècles que tu tiens registre de l'innommable cela fait des siècles oui et des stèles surtout là où ta langue s'est heurtée un matin on dirait que tu avances oui on dirait bien que tu avances malgré les souvenirs et toutes les marques que le passé a laissées sur ta peau cela fait des siècles que tu es là à avancer imperceptiblement à compter les matins à imaginer la vie après la tempête

imaginer encore et encore ce qu'il adviendra de ces jours ce qu'il restera de ton corps et de l'os qui te maintient imaginer oui quel avenir quel lendemain lorsque tu auras repris la marche encore et encore imaginer ce qui t'attendra derrière les murs les mondes les portes fermées ce qui t'attendra au moment précis où tu choisiras de ne plus attendre de ne plus te morfondre de ne plus contempler ce désastre qui gronde par-delà cette pièce et peut-être quelque part dans ton regard imaginer encore et encore au moment précis ce maintenant ici et là autrement qu'en lambeaux

ta langue dans sa dispersion ta langue maintenant très maintenant ta langue voudrait encore quelque part par-delà la langue et l'os et la pierre et les murs et les tendons et l'attente et l'espoir et ta langue voudrait maintenant oui très maintenant ici ou là inventer une marche un silence ou l'écho de voix lointaines maintenant oui quelque chose de ce monde émerge de ta gorge en éclats quelque chose de cette guerre perce à nouveau cet obscur qui te travaille ce mouvement inconscient d'être un mouvement ta langue oui voudrait devenir ce mouvement qui te tirera hors de cette pièce ta langue maintenant et là très là voudrait sortir

de cette pièce cette attente sortir de cette pièce où il est si facile de mourir comme les mouches de mourir et ton corps si facile de cette pièce sortir où tant de mémoire tant d'échos et de plaies aussi ton corps comme les mouches si facile qui meurent qui voudrait oui ton corps plus loin que toi dans le désastre sortir voudrait sortir comme les mouches qui meurent maintenant si facile ton corps là très maintenant là à trembler sa tentative de mouvement trembler toujours si facile voudrait oui ton corps s'échapper échapper comme les mouches de ce qui ne tient plus ensemble

maintenant tu te demandes comment c'est avancer vers toi-même et dans ce fracas comment c'est tu te demandes comment c'est ton entassement dans tous les silences de la chair comment c'est ton entassement maintenant que tu marches ou du moins tentes d'avancer dans cette pièce où trop de murs trop de sommeils maintenant que tu marches et marches et marches comment c'est maintenant les os les articulations qui craquent jusqu'à l'éclatement comment c'est tu es là toujours absolument là tandis que tout oscille autour de toi et que dans ton crâne quelque chose de seul quelque chose se met à bouger de manière imperceptible

tu es là très là dans cet instant du rêve cet instant qui t'a toujours suivi ici toujours épuisé aussi dans le défilement des images le défilement et les jours qui s'entrechoquent jusqu'à la nuit ici cet instant du rêve tu espères maintenant très maintenant que ce qui dehors patiente ne sera plus l'éternel recommencement du vide et de la morne résignation l'éternel recommencement de ce qui n'a pas de nom mais tu espères maintenant ici et dans l'instant du rêve que les fragments de ta langue un matin s'additionneront pour enfin faire corps tu espères oui maintenant très maintenant et tandis que les mondes disparaissent tu espères ne plus avoir à t'arrêter

ne plus avoir à désespérer ne plus avoir même de ta situation trop figée ta situation maintenant ici à ne plus avoir et dans tous les silences restants à recueillir les quelques instants d'un désastre bien avancé d'un désastre et d'une fin plus que probables tu le sais tu es là très là et cela fait des siècles des silences que quelque chose s'est bloqué en toi et jusqu'à l'éclatement de tout ton être cela fait des siècles et maintenant quelques instants seulement que ton corps s'est pris à bouger à respirer à avancer maintenant et de manière imperceptible

MATHIAS LAIR

Écrire avec Thelonious

à plat les doigts / en spatules
de canard ça s'fait pas / en marteau
sur les touches il faut / n'empêche
je pleure / entre les notes de
quel bonheur / confondu je
me souviens / longtemps j'ai dit
écrire comme / Thelonious
dans la brisure / des mots
assonances / et fêlures
d'un moi bombardé / on se relevait
d'une victoire / arrachée
à quelque millions
de morts près / plus parchemins
et savons sans compter / les carpettes
de pure chevelure / le plancher
des mots brisé / on n'avait plus
où marcher / de bloc en
bloc dans
les décombres
en faire d'exquises / étranges
schizes très *bebop* / la réalité
le voulait sauf / à mentir
il fallait / dans les lignes ces vides
sans fond / que ça respire
les trilles au-dessus / du sens
concassé



pas l'amble / non
ça coince ça / bloque
et ça repart / parfois
ça balance du / oui au
non au oui / ça ne va
pas en sortir /
puis reparti
guilleret / *blue monk*
oublie / le fil
à la patte sautille / sur les notes
tant pis / pour les grandes
envolées



en quoi Monk / poète il ne reste
pas dans les croches / fait remonter
ce qu'il y a entre / les touches un poème
pareil respire / entre les mots



intérieurité impro / silence
voilà / la formule
ça vient / du dedans
écrire c'est / creuser
le silence / pour écouter
ce qui vient / sinon que des
récitations / le poème
ouvre le lecteur / à l'improvisation
pour sauter loin / des partitions



harmoniques / fêlées
d'un métal / déchiré
ne sonne / plus mais s'éraille

hérissée / en bataille
diffractée / la brisure
pas nette / a laissé des
épissures / cela fait un
bruit de bastringue / de vieux
piano mécanique / dézingué
il faut supporter
pour sortir de / la rondeur
satisfaite qui guettait / on allait
tourner rond / en rond
chaque chose à / sa place
il n'y aurait / plus
de respiration



à chaque fois / c'est raté
mais on sait / ce qu'il cherche
ce que ça / serait il veut pas
du vieux radada

(rime

et non rime en prose po / bien
cadencée ça serait / tip top)
mais quoi / d'autre
en errance / pas d'ici
pas encore / là-bas
– y s'rait-il que / chu
serait / à nouveau
normosé

 donc / condamné
à l'entre deux / la tentative
rien / que le chemin



gauche la main / capricieuse
fait le *stride* / quand
ça lui plait / s'arrête
la pulsion jamais / suffit
de l'avoir même pas / manifestée
en dedans pulse / pulse
en dire un mot / de temps
en temps ce rappel / on n'avait pas
perdu / le battement
facile avec / basse
et tom / l'oiseau peut
s'amuser sur / sa branche (pas
le poème / est orchestre à lui
tout seul)

 donc à main
gauche / le tempo sur lequel
égrener tous / les rythmes
et contretemps

 (ah la bienheureuse
cavalcade / tout passe
à la moulinette des quatre / vingt huit blanches
et noires pour tout avaler) / donc
rappeler de la gauche / l'essentielle
pulsation / pour accorder
le poème aux artères et / de la droite
vraiment / pianoter
folâtrer / aller voir si jamais

Ces poèmes sont extraits d'un travail en cours.

PATRICK BEAUCAMPS

Fin de soirée

Deux libellules survolent le jardin,
s'éloignent puis se rapprochent
l'une de l'autre.

Il n'y a rien à la télévision ce soir,
mais tu la regardes quand même.
Pensant peut-être à la paire d'escarpins
dont tu m'as parlée au dîner.
À ton père.
Ou encore au week-end à la côte
que nous projetons de passer
rien qu'à deux.

Une troisième les a rejoints.
Elles prennent ensemble
la direction du canal.

Je vide ma tasse et rentre
en songeant qu'il y a encore
des travaux sur la route.

Demain,
nous prendrons un autre chemin.

Parcelle

Ce n'est pas grand-chose,
quand on y pense.
Huit ares douze centiares.
Un grain de sel.
Mais lorsque l'orage paraît,
gronde et que ses éclairs
illuminent la chambre.
Quand la pluie vient zébrer
les carreaux et creuser
son sillon dans les graviers.
Quand le vent passe sous la porte
et agite les branches du pommier.
Mon sang ne fait qu'un tour !
Je m'inquiète. Oui,
je m'inquiète.
En pensant que tout cela
pourrait bien disparaître
plus tôt que prévu.

Les champs de maïs

Je n'étais qu'un gosse à l'époque
et elle devait avoir la vingtaine.
Ce matin là, nous sommes partis
au village faire quelques courses.
Elle avait besoin de fond de teint
et d'un tube de rouge à lèvres.
Je me souviens lui avoir dit
qu'elle était très jolie comme ça,
qu'elle n'en avait pas besoin.
Elle s'est arrêtée, m'a souri
mais c'est moi qui ai rougi.
Nous avons repris notre route,
longeant les champs de maïs
bordés de jeunes coquelicots.
Durant tout le reste du trajet,
mes yeux ont caressé sa nuque
et le collier fantaisie
qui entourait son cou.
Collier qu'elle remplacerait
quelques années plus tard
par une corde fixée au plafond.

Le bon vieux temps

J'ai bien failli te quitter ce soir là,
quand tu t'es mise à parler de tes ex.
Tu avais bu, étais en mauvaise compagnie,
et racontais à celle qui voulait l'entendre
qu'untel était mignon. Celui-là très doux.
L'autre adorable et bourré d'humour.
Assis dans la pénombre de tes paroles,
je fumais des cigarettes au goût amer.
Pour finir, je suis rentré chez moi
avec une autre et le cœur gros.
Une petite brune pleine d'entrain.
Mais il ne s'est rien passé !
J'ai bien fait de ne pas m'occuper de cette soirée.
Le temps a coulé depuis et je suis heureux
de l'avoir passé avec toi.

Mercredi après-midi

Dans la salle d'attente du dentiste
des revues traînent sur la table basse.
J'en survole au hasard et remarque
qu'elles datent toutes des années passées.
C'est rassurant en quelque sorte.
Tous ces faits qui ne surviendront plus.
Ces attentats et catastrophes qui
ne toucheront plus personne.
Un bref instant, je repense aux magazines
que je feuilletais d'une main et
que l'on se refilait entre internes
le mercredi après-midi.
Toutes ces filles sur papier glacé
qui me tenaient compagnie !
Que sont-elles devenues ?
Elles ont vieilli, sans aucun doute.
Sont devenues mamans
ou grands-mères même.
Leurs corps se sont fanés, flétris.
De vieilles personnes aujourd'hui !
Pire encore pour certaines.
N'ayons pas peur des mots :
des mortes.

PHILIPPE PAÏNI

pas la même eau noire

qui toi qui moi
mais elles passent tellement au loin les questions qu'on rit
toi et moi et contre
l'épaule l'un
de l'autre
on ne peut pas voir
où elles se posent on voit
seulement les buissonnements du monde
notre demain
qu'éclairent les questions où elles tombent
demain qu'on respire pour
faire vivre
encore
un peu
l'inconnu
de maintenant

ça dure l'ombre durcit
les gestes n'ont que des ongles
les paroles des silences
rugueux dans tout le corps
je tiens du temps entre les mains
ton temps
mes mains
toi le mien dans les tiennes
et ça passe vite
on laisse tout ça couler ça glisse
de mains en mains entre nous la vie
est un sablier

on presque sans voix mais presque
ça s'entend parlait le monde se fait
dans les bouches entre les bouches
le réel n'est rien que l'air
qui le rend visible
un grain de voix dérègle tout
ce que croire nous donnait à vivre
on reste en marche
on échange notre air nos réels

on veille on a tant
veillé que même dormir c'est les yeux ouverts sur
le noir le
noir aussi noir
parfaitement dans le jour demeure
à élucider

à foule que veux-tu ça bruissait
de plumes dans la tête et tellement
que c'était une volière
je ne parle pas j'écoute
comme ça s'envole
le réel comme son envol c'est
nous plongeons

et toujours partir donnait lieu
à confusion c'était nous
les nœuds les liens les dénouements
cette clarté de je me perds
cette évidence de je me retrouve
tout autre dans l'autre
si moi de toi

ALAIN NOUVEL

Depuis Jaccottet...

Il y avait de l'air entre les arbres.
Cet air vivant qui fait bruissier les feuilles,
qui vibre au rire de qui passe
et qui porte des voix de femmes.
Il y avait de l'air et j'ai pleuré
de ne rien en savoir
quand j'en suis entouré, envahi, habité.
J'ai pleuré de n'avoir su crier : « Je suis vivant ! »
et mon silence s'épaissit
alors même que je l'épelle.
Du linge tremble sous le vent.

Poème
comme parfum
coupé
d'une fleur inommable.
Trouble.
et ça vacille, délicieux
comme l'envers du jour.

La poire est un fruit compliqué
longtemps vert, vite blet.
Sa succulence est éphémère.
Et mon couteau inquiet
ne sait jamais s'il vient trop tôt, trop tard
pour en ouvrir la chair.

Que descende la neige,
lente.
Qu'elle se pose sur les choses
comme un regard qui simplifie.
Qu'elle efface les rides
que l'homme s'est tracé.
Les tuiles et les planches,
les outils et les murs.
Qu'elle se pose et pèse
comme les lèvres d'un baiser
sur la fatigue d'être au monde.
Et je sanglote
de ne pas sentir vivre assez
le grand temps
dont la voile faseye sans retour.

Il y a ce silence
au-delà de mes pleurs qui frappent à la porte.



Enfance I (12)

CLAIRE GONDOR

Allée des Brouillards

Nuit et brouillard
c'est dans sa tête

Oh, pas les corps de l'autre siècle

Non,
pas l'horreur
pas les charniers

juste les ombres déjà mortes
quand il marche dessous les feuilles
quand il marche Allée des Brouillards

C'est dans sa tête
La farandole
Des vivants qui sont déjà morts

C'est dans sa gorge
Le souffle court
D'avoir trop habité l'attente

Il aime à leur parler, à égrener leurs noms
sentir autour de lui les enveloppements de leur haleine grise
autour de lui, leurs mains de brume
mais dans son ventre : un vide
tout froid
Allée des Brouillards

Là il arpenté
mains dans les poches
là il chemine haute stature
et pas à pas sous le feuillage
Il se berce de leur absence

Mais ses cheveux sont bien trop bruns
trop bruns ses yeux
oui, trop vivants
sa peau si tiède
cette chaleur et ce désir ne sont pas du monde d'en bas
et son cœur est trop palpitant
pour la compagnie
des fantômes

Durant ces heures lentes
Où framboise à ma bouche

et framboise à ma langue
sucre sirop sucré coule à la commissure

et framboise à ma main
vibrante et chaude amie dans ma paume- enchassure
au milieu des soupirs

oh je t'ai dégusté
Et ma bouche aux framboises
Oh je t'ai savouré
J'ai léché j'ai mordu je t'ai bu et aimé

Framboise à mon palais

Alors je frémissais
Et mon corps à saccades
Racontait en silence
Les tremblements soudains entre mes cuisses nues

Sans bruit, je frémissais
Sous vos lèvres offerte,
Désirant sans le dire,
Et dans mes yeux passait la promesse des pluies

Vous remontiez la source
En moi, ô mon sourcier !,
Et cet épanchement
Dessus les draps de grège était mon seul aveu

En un baiser de sang,
Le sang des effusions,
Vous passiez la forêt
Nous creusions un sillage en ma féminité

Oh oui, je frémissais
Et mes reins en cascade
S'animaient sous vos lèvres
Ployaient sous votre bouche.

Sans fin je frémissais
Picorée à loisir
Petit oiseau avide.
Pour vous je frémissais

Au bord de la noyade,
Suspendue à l'absence
Et pour vos doigts nomades
N'être plus que béance ...

Dérobé à ma bouche, un soupir contenu

FRÉDÉRIC DECHAUX

EN ROUTE VERS L'AVENTURE

Couper les ponts. – Dès lors qu'on ne mène pas une existence à la hauteur de ses aspirations, on se doit d'en créer une autre.

Intensité de la vie intérieure. – Les sentiments génèrent, quand ils sont livrés à eux-mêmes, un profond désordre, et nous entraînent, au moment où ils explosent, dans des univers enivrants et chaotiques. Il est indubitable qu'il y a de la jouissance à être pris dans leurs filets. Les attraits de la sagesse semblent bien plus fades ; on préfère souvent, d'après ce qu'il ressort de l'expérience, une souffrance exaltante à un détachement inhibant.

Côte à côte. – À force de côtoyer une personne bienveillante au quotidien le constat s'impose à nous que nous interrogeons un miroir débarrassé de toute image négative : au fil des ans nous nous identifions à un reflet lisse et valorisant. Le sens critique est anéanti par le regard de l'amour ; au mieux il nous semble perdre de sa *puissance* – nous renonçons à la sévérité des analyses à notre égard.

Les remplaçants s'impatientent. – La plupart des êtres humains espèrent en vain trouver un jour leur *vraie place* sur terre.

Loin du contemporain. – Il est précieux de prendre au plus vite ses distances avec la culture de son époque, et d’une certaine manière de décider de vivre à des milliers d’années de sa naissance. Depuis ses doux horizons, examinant le présent au télescope, on en saisit mieux la constitution et, lorsqu’on s’y replonge de temps à autre, on peut en extraire les aspects positifs avec plus de clairvoyance que les êtres qui en sont restés prisonniers.

Tout en s’éloignant. – Ce n’est pas quand un être ressent une proximité avec un autre, mais quand il perçoit un éloignement entre eux, que j’évalue plus finement les similitudes et les complémentarités entre ces deux personnes.

Petites misères et puissance impersonnelle. – Lorsque le destin vous a jadis laissé seul au bord de la route et vous a refusé tout ce qu’il était en mesure de vous refuser dans le domaine de l’épanouissement social, vous interdisant l’amour, l’amitié et la reconnaissance, on s’apercevra à la réflexion, dès que la douleur morale sera surmontée, que l’on est *plus vivant* que jamais. Car dans une situation de dénuement extrême on découvre ce qui vous constitue, à une telle profondeur de soi que nul ne peut y accéder vraiment : c’est d’ailleurs pourquoi on célébrera ensuite la puissance absolue de l’être.

La compagnie des spectres. – À l’écart du monde l’ermite contemple le vide de son existence ; à son contact il contemple le vide de son époque. Trouve l’issue de secours !

FRANÇOIS SANNIER

Habiter

Lui

sur le mur
accroché oublié

peut-être abandonné

Regard insaisissable

vers l'ailleurs absolu

ni reclus dans l'ovale sépia

ni cherchant dans la vitre

son monde évaporé

(*Le ciel comme une esquisse*

toujours inachevée

Le feuilleton des nuits

sur l'écran d'une fenêtre

Les étoiles jumelles

tréma du chat curieux)

Comme pour lui

bientôt

Devenue tienne

sa vitre s'effacera

formes et bruits estompés

par un voile d'habitude

Habiter

c'est s'éteindre

un peu

Domestiqués

Les bérets

Les mégots

Les tenailles des mains

Gestes lents des corps durs

Rares paroles de mots de peu

Savaient pas la distance

de toi à toi

Manœuvre docile

aux muets soliloques

aux lentes ruminations

Brique après brique

gagnaient/perdaient leurs vies

Taureaux domestiqués

Cornes coupées

Dans les effluves des corps las

aux soirées écourtées

aux sommeils immédiats

tu ne t'endormais pas

Dans l'ombre ton être

se raccommodait

Vive vie

Tu l'avais oubliée
la folie des oiseaux
 sentant l'approche du jour
Aussi les ombres Aussi les souffles
 si légers qu'on en doute
L'étincelle des regards
 dans la cendre d'une nuit
L'autre couleur des bruits
 si vient une clairière
Les cris d'attaque ou de panique
 du chasseur-chassé
Ou les frissons de peur
 qu'on dit être de froid
Et cette ivresse de vive vie
 des découvertes
 et des commencements
quand aboie rauque le chevreuil
 contre ton viol de l'aube

Chapelles

Peaux rugueuses des sacs
Longs sillons des cultures
 mesurés à genoux
Seins sur papier glacé
Trio conspirateur
 entre les bottes de paille
Prés pentus mal rasés
 balafrés de clôtures
Tendres et tièdes mufles mous
Chaumes revêches Boues et Fumier
Et l'insistant dégoût
 du corps clouté saignant
Cette peau pâle et froide
 on voulait que tu l'aimes
dans de glauques chapelles

SOPHIE BRASSART

Un homme dans une pièce

A F. Bacon

Qui es-tu

La terre sort pensive

Un homme dans une pièce



Réverbération – Encre & acrylique- 65x65 - 2013

Image du monde flottant

Série de cascades linéaires

La grande force enroule dans son poison d'hiver

Imitant la nuit

Feuilles brisées chargées d'hommes

Le sol est vierge

Papier d'emballage

D'où se reprennent l'heure

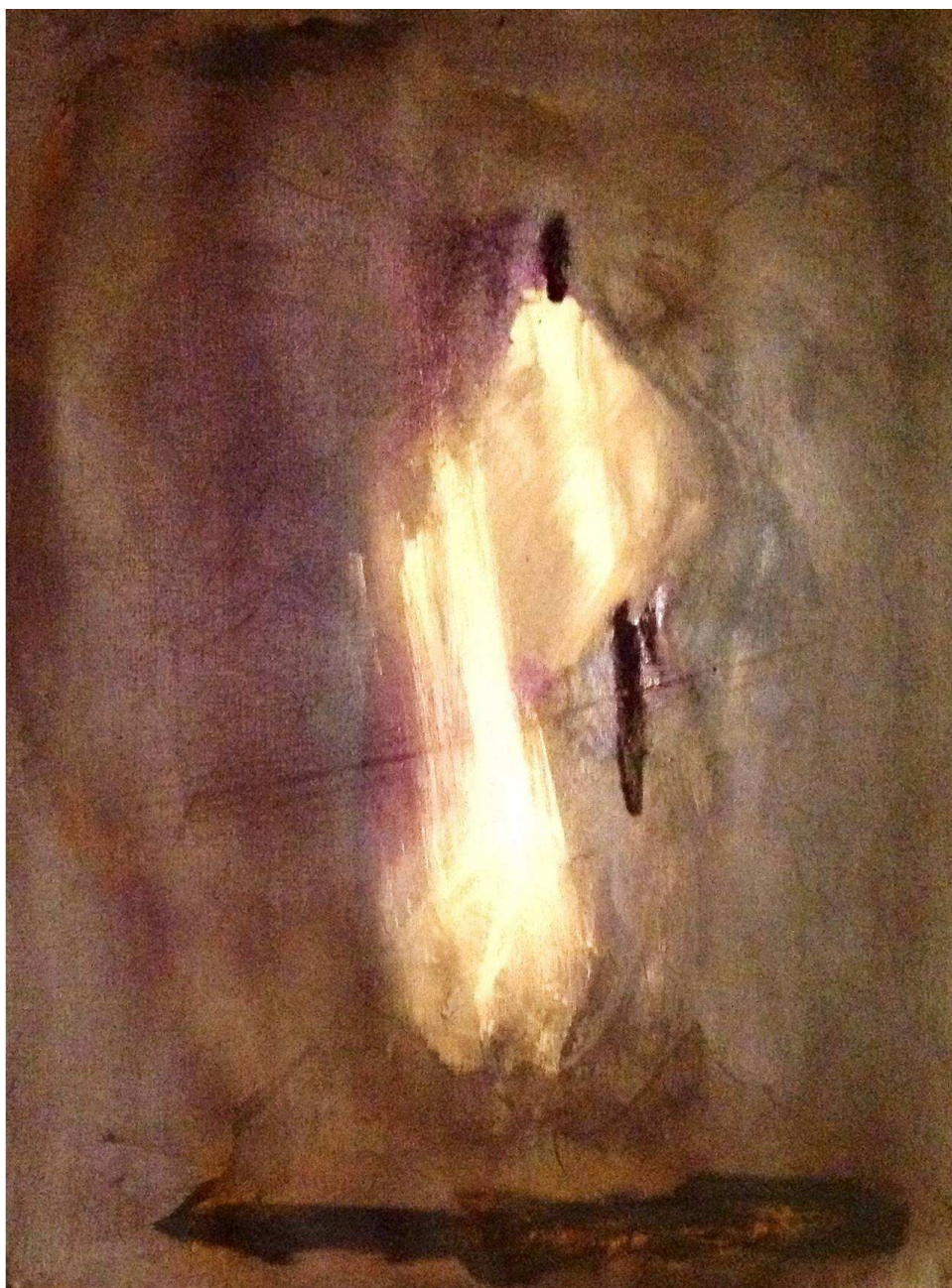
L'avide frôlement de l'heure

Et la torsion révèle

Cette image odieuse, et chère,

Vous regarde au fond des yeux,

Ravis. S'éloigne



Untitled : réel – Dessin à l'encre & pigment – 65x70 - 2013

J'abandonne à la pluie

J'abandonne à la pluie

J'abandonne à la guerre

Le cimetière craque
dans les champs de myrtilles

Dans les oracles clairs
des idées rouge temps

Des bouquets amers
de prunelles ou l'envol

Des sociétés de miel
des marqueteries de vie

Arrachant ton sommeil
arraché à l'oubli

J'abandonne éphémère

J'abandonne à la pluie

RODOLPHE HOULLÉ

Le plus léger des passe-temps

Rien

que le soleil des mots n'ait bruni
les ailes d'ombre tournent dans la chambre
tournent dans la chambre de mes mains
le plus léger des passe-temps tourne dans le silence
me soulève et m'emporte
m'allège et me vieillit
m'emporte jusqu'à mon nom aussi léger que moi

Dans l'après-midi bleu du ciel

La lune, comme un rouage tombé, dans l'après-midi bleu du ciel
ce n'est qu'un rêve,
au souvenir il est midi

Que je passe lentement sous l'œil de l'absent
son regard est un ciel à mon voilier de peine
plus doucement encore

Comme le rêve est vieux
comme la vie est loin
y serai-je demain ?

L'exil

Le bourgeon se dénoue à la lumière,
l'œil et l'orage s'ouvrent ensemble,
ici

La fleur n'a pas de nord,
le nord pas de clairière,
nos clairières pas de fleur

Une pierre pour chaque jour,
un jour pour chaque geste,
un geste pour chaque amour,
ainsi nous bâtirions

Qui a caché l'énigme dans le nœud ?
Qui a tressé notre lumière, qui lui préfère le chanvre ?

Toi l'autre, de pluie et de dégel,
toi l'autre,
l'aveugle

(Moi l'autre...)

JEAN-PIERRE BARS

Toiles

Passées devant mes yeux les toiles du peintre en allé me sont comme le seuil d'une nouvelle journée. L'air est soudain sans épaisseur, les terres du voisin sont apaisées, mon corps lui-même se défait de pesanteur et les mots viennent pour chanter. Frère aux yeux pleins de sources dans les pierres dégringolées, je ne sais que les mots pour tracer le geste grave que tu as levé comme un autre pays dans la terre de simplicité. Je ne sais que l'encre pour écrire d'un trait le cri des mouettes sur la rumeur et l'ombre de la mer. La gratitude m'arrache à la médiocrité. Frère des horizons sans hâte, ton étoile me fut un instant consumée...tu retournes le monde et ceux qui la regarde, ta flamme, te rendent hommage ne disant rien devant ta voix donnée.

Destin

La haute peur de nos désirs ancre son cœur au fond des ciels de nos enfances ensevelies. Elle se nourrit de nos querelles les plus intimes, où solitaires, nous dévêtons nos âmes de ses scories. Lavés comme linge de couche le sang versé pour la naissance de nos bouches dans la terre d'oubli hydrate la racine divine de nos vies. Il entretient les temples habités de nos villes où furent consommés nos destins de voyages. Un jour peut-être autour d'un feu de larmes à la table d'un jour dans un jour délié nous reverrons enfin les visages qui furent notre sage et dense destinée.

Arbres

Ils touchent de leurs peaux les étoiles. Ils ont des airs de pèlerins tranquilles de touaregs halés par le vent du désert, de solitaires aux milieu de nos villes. Ils secrètent une laine profonde, les saisons dans leurs branches cachées, écoutent le passage des heures des jours et des semaines égrainées. Ils ont des peines de rocher dans l'éternel de leur bois tressé. Des femmes bleues les prennent en prières, les nuées les méditent, et l'attente est sacrée. Peintres aux doigts sans honte, ils boivent la lumière des aubes à venir tissent la passerelle vive de leur sève où le naître se tend en offrande au mourir.

Jour

Tu prononces le mot jour, mais entends-tu qu'un fleuve de ténèbres charrie en lui l'haleine des premières mères jusqu'à la rive tes lèvres? Sens-tu que fraîche de n'avoir pas encore touché l'aube la manne des étoiles tient la terre dans sa toile de blé fin et de lumière? N'entends-tu pas comme l'envers du monde ouvrir les ailes du silence et passer par tes yeux des ciels de lunes franches et les claires rivières de l'enfance?

Il y a des joies profondes comme l'hiver, nées de la nuit et qui retournent un instant tout à l'heure le malheur de la terre. Alors tu voudrais être pain comme fut la lumière.

EMILIEN CHESNOT

Autre le corps (Extraits)

immédiat
l'œil au ciel a cela de saisi

est-ce moi ou moins encore
par lequel un monde

ici dans l'air à peine
l'œil inoccupe

le ciel existe
il en est un à penser

si la peau
alors un endroit du vent

au soir tombé

dans l'herbe
la couleur trouvée des doigts

vision seule
est d'un ciel

dans sa longueur d'été

je vois la couleur
bleu héberge le ciel

m'est lointaine à présent

dans la fin d'un jour
d'été je pose les mains

par terre

par terre je m'y trouve un corps
le sommeil devient

par l'horizon
rendu à toute ligne lentement

il est froid
dehors la tombée du jour

EVELYNE FORT

Ferrailleurs de nulle part !
Vous avez soufflé vos cendres brûlantes sur ma bouche
Qui s'est tue pendant des milliers de secondes de siècles.
Sonnaient dans mes tempes
Des torrents de feux
De paroles ardentes à dévider
De ma mémoire engloutie
De Femme

Alors, j'ai ouvert la porte de mes idées
Je les ai vu dansées
Flammes du Futur
Et devenir réalités.

Ferrailleurs de nulle part !
Ces idées là,
Vous ont dérangés !
Elles se sont métamorphosées
D'idées en actes,
Elles sont passées
De Femme muselée, décérébrée, emmurée
Femme-Cheval, suis devenue
Galopant dans sa Liberté.

Ferrailleurs de nulle part !
Vous m'avez ferré les pieds,
Fermé la bouche d'un mors d'acier,
Scellée de cuir pour me dompter
J'ai henni si fort,
Que vos oreilles ont explosé
Et vous m'avez laissé
Allumer les flammes du Futur
Dans les mémoires
Des femmes du Nord au Sud,
De l'Est à l'Ouest
D'un monde sans frontières

Elles sont mes sœurs, les femmes
Elles dansent si fort
Que la terre résonnent de leur pas
Elles chantent si fort
Que l'air vibre de leurs voix
Elles ne sont plus muettes, cloitrées, violées
Bafouées, enfermées, lapidées, torturées, excisées
Elles sont !

Ferrailleurs, il vous reste à aller, nulle part,
Pour vous trouver ailleurs !



Enfance I (1)

PIERRE ALAIN RICHER

CANTIQUES DES EAUX MARCHANDES (extraits)

Tu conduis des voyages vers des sentiers inconnus
tes départs imminents se ternissent en virées improbables

dans tes gares les quais sont déserts et les trains défendus

Tes yeux voient des compagnons d'exil s'allonger sur les rails
Ils bâtissent leurs nuits de cartons où ils dorment
Ils luttent avec les anges et s'appuient sur le sol
le soir la lumière au café des chômeurs emporte
leur regard éperdus avec l'odeur des épices

Leurs ailes chétives aujourd'hui sont clouées
ils ne peuvent repartir et les trains sont bondés

Reviennent alors dans l'air les chants de la potière
et ses gestes qui tournent si vite au tour de l'atelier

La mémoire et l'horloge ne peuvent t'asservir
tes désirs sont caducs tes pensées sont perdues

Et tu erres seul dans cette gare de Vendée sans nom
et tes mains infinies sur le quai font des cercles de pluies

Au bord du Causse

Qui pourra nous redire les confidences du soir
faites au Château, les ambitions clamées au bord
de la falaise où les tribus rustiques campaient ?

Un écho de mémoire un court instant caché
un souffle de printemps derrière la Source du Pêcher
au parc du village la Belle au Bois s'est endormie

Pas une guerre dans l'atelier des lices
aucun éclair dans les tilleuls de la vallée en fleurs
Il est toujours cinq heures au Beffroi du préfet

Le prisonnier de la Tour s'est enfui il court
et les baisers s'envolent à la tombée des nuits

S'écroulent les Empires Pleure la Sainte qui soupire
une voix danse puis meurt dans l'écho de nos chants

La roue du temps qui passe coupe les cœurs en deux

ANNIE HUPÉ

La piste aux étoiles

Ni repli frileux sur l'intime
le monde est vaste et attirant
ni volonté de t'effacer
- l'humilité n'est pas ton fait.
Tu es du monde,
lui portes estime
et entends répondre « présent »
au jour qui vient et aux suivants.

Du flux continu, vortex
des biens et des capitaux
des hommes et des idiomes
tu es débranché, naturellement.
Tu témoignes pour un, et deux, et trois et la suite...
garants du cycle des saisons
pas pour l'été ininterrompu.

Universelle concurrence
guerre de course
chacun contre tous
avance pour gagner
une place, une acclamation, un quart d'heure de célébrité.

Tu ne cours pas
tu ne concours pas.

Tu marches.

Dans la forêt vont le Huron, l'Algonquin
- contes, récits, carrosses d'enfance -
qui la pénètrent toute,
sans écraser une feuille ni briser une brindille.
Toi, dans cette ville, ce chantier
attentif à ne pas déranger
réceptif aux visages sans nom
aux corps parés,
- beautés soudaines, fleurs entrevues -
aux mots décousus
tu vas, flaneur ignoré,
si manifestement obscur, pareil à chacun.

Vol silencieux de la chouette
le coing se voile de duvet
le soleil est aveugle.

Verbes

Quand l'un eut dit – je suis
Un autre a dit – moi, j'ai
Et personne – je sais.

Ceux-ci, nombreux – nous sommes
Plus nombreux – nous avons
Personne – nous savons.

Voir, avoir, va savoir !
Être, naître... connaître
La grammaire est sévère.

Nous naissons, nous paissions
Puis nous disparaissions.

CHRISTOPHE BREGAINT

Textes courts

J'ai été traîner en ville
Avec le spectre du vide

Nulle avenue n'était assez large
Pour lui



Il est des nuits
De chemins
Inanimés
Qui reviennent toujours
A l'initial
Vide



Quelquefois
Au seuil de l'aurore
Tout n'a pas été dit

L'amour
La mort

Dans un horizon intact

l'Homme marche



Ce sont nos voix éraillées qui
Ouvrent
La nuit
Ferment de l'oubli
En comptant les ombres qui ne sont plus
Enlacées au présent

Un pas de plus
Sur la route
Comme
Un autre
Commencement du monde



Il manque trois dents
A la mâchoire du temps
Il en reste assez
Pour ruminer le passé
Et dévorer le présent



Au sortir du temps
Par la vitre du scaphandre
Au bout du vivre
Je vois l'horizon muet
Sous un ciel qui s'affaisse

MICKAËL BONNEAU

1 (Liquidation pour cause d'invendus)

Pleure un peu

reprends des forces

dors

et

quand le jour se lève

lève-toi

et

quand le vent se lève

ouvre tes bras

casse les miroirs

garde les morceaux

garde-les

et fais-les cuire dans du pain

ce pain

apporte-le sur un plateau et offre-le

à la Vie

à la Mort elles-mêmes

tu n'iras sans doute pas loin mais

au moins tu auras provoqué

quelques raclements de gorge

2 Temps, espace, couleurs

La question n'est pas
combien
mais
comment

comment dure le temps
comment pèse l'espace
comment se vivent
les couleurs ?

peu discernent
la douleur derrière le sarcasme
l'orgueil derrière la distance
la fragilité derrière la dureté
ici l'on préfère se contenter
de l'ambiguïté de l'ironie
là-bas de

faire confiance aux marchands
qui crient derrière leurs étals
les jours de marché

tu n'es pas poisson
je ne suis pas fauviste

la réponse est apparue
comme l'eau quittant le bain ou l'évier

en tournoyant
lentement

puis plus rapidement

nulle magie dans les rêves
mais du manque
beaucoup

3 Plain-chant

Ta bouche
émue
les ruisseaux d'automne

les gouttes froissées
le bois rongé là où
passait le train

dans les champs la
parturition invisible
l'oreille se dresse
inquiète

Les auteurs présents dans ce numéro :

Jean-Pierre Bars

Né en 1958. Pas vraiment doué pour l'école. Exerce plusieurs métiers avant de se passionner pour l'art du mouvement (eurythmie). Pratique d'enseignement dans ce domaine. Pédagogue Steiner-Waldorf depuis trente ans. Étude universitaire à partir de 37ans en Lettres modernes jusqu'au dea. Long séjour en Suisse et en Allemagne. Maintenant (à partir de sept.2014), vis en Suisse, professeur de collège Waldorf: Français, Histoire, Géo et autres...près de Lausanne. La poésie comme activité intime et salutaire, comme saison, comme question, comme dialogue...comme expression de la part secrète, autre et transparente de mon ancrage dans la vie terrestre. La poésie comme recherche, comme chemin et rencontre...Excepté un poème dans la revue *Lélixir* n.7, pas de publication papier. Poèmes en lignes dans les revues: *Landes* n.1 et 2, *Temporel* n.17 mai 2014, Une longue suite de courts poèmes dans *lestrompettesmarines*...et *Recours au Poème* en nov 2014.

Patrick Beaucamps

Né en 1976 à Tournai (Belgique), Patrick Beaucamps a exercé plusieurs métiers dont ouvrier imprimeur, magasinier, employé de vidéoclub, cheminot, bibliothécaire,... Poète et nouvelliste, son travail est publié aux éditions *Chloé des Lys*. Le Bruit du Silence, *Poèmes* (2003); 200 ASA, *Nouvelles* (2005); Tant d'eau sous le pont, *Poèmes* (2013); *Brasero*, *Nouvelles* (2014).

Claude Ber

Claude Ber, née à Nice, vit à Paris. Principalement poète et auteur dramatique, elle a publié une quinzaine de livres, dont, en poésie, *La Mort n'est jamais comme* (Prix International de poésie Ivan Goll), *L'Inachevé de soi*, *Méditations de lieux*, *Sinon la Transparence* Ed. de l'Amandier, *Vues de vaches* Éd. de l'Amourier, *Lieu des Epars*, Ed. Gallimard et en théâtre *La Prima Donna suivi de L'Auteur dutexte*, *Orphée Market*, *Monologue du preneur de son pour sept figures*, Ed. de l'Amandier, auxquels s'ajoutent livres d'artistes, publications en revues et en anthologies (*Couleurs femmes*, *Métamorphoses*, *Anthologie Poésie de langue française*, *Anthologie Bipval 2011 Action Poétique*, *Pas d'ici pas d'ailleurs*, *Anthologies du Printemps des poètes* etc). Des études universitaires et des revues, dont *Nu(e)* n° 51, *Poésie Première*, *Autre Sud* n°42, ont été consacrées à son écriture, que Marie-Claire Bancquart qualifie de « considérable par son unité d'inspiration comme par sa richesse lucide ». Agrégée de Lettres, elle a enseigné les lettres et la philosophie en lycée et en université et puis occupé une charge de cours à Sciences Po et des fonctions académiques et nationales au Ministère de l'Education Nationale, conduisant parallèlement en tant qu'écrivain dans des ateliers d'écriture notamment à Sciences Po. et à la Sorbonne. Elle donne aussi de nombreuses lectures et conférences en France et à l'Etranger dans le cadre de colloques universitaires, de festivals et de manifestations de poésie, dont certaines sont rassemblées dans *Libres Paroles II* et *Aux dires de l'écrit* Ed. Chèvre Feuille Etoilée. Membre de nombreuses associations et engagées aussi dans des actions en faveur des droits des femmes et des droits humains, elle a été décorée de la Légion d'Honneur pour l'ensemble de son parcours.

Mickaël Bonneau

Mickaël Bonneau est né là où il n'a pas grandi et n'est d'ailleurs né que fort tard, après avoir étudié, voyagé, et beaucoup *creusé* (il n'est donc pas né en France, encore moins en 1981). Convaincu par la nécessité de se dépouiller pour advenir à soi-même et par la bienveillance des mots et des mues pour y parvenir, il vit aujourd'hui en Belgique - un pays infiniment plus grand que son petit territoire - où il travaille à être heureux - l'emploi d'une vie. Il est édité ici pour la première fois.

Sophie Brassart

Plasticienne, Sophie Brassart travaille le geste poétique à l'encre. Les travaux sont visibles sur son blog *Toile poétique* <http://graindeble.blogspot.fr> ainsi que dans plusieurs revues de poésie contemporaine. A illustré récemment le recueil de Vincent Motard-Avargues, *Recul du trait de côte* (Ed. de la Crypte).

Christophe Bregaint

Né en 1970 à Paris Christophe Bregaint y vit et y travaille. Il est l'auteur du recueil *Poèmes Courts* paru aux éditions Sokrys (Décembre 2012). Ses textes sont publiés dans de très nombreuses revues dont *Levure Littéraire*, *Comme en poésie*, *Les tas de mots*, *Gelée rouge*, *Paysages Ecrits*, *Convergences*, *17 secondes...*

Emilien Chesnot

Emilien Chesnot est né en 1991 à Rennes. Après des études de Lettres Modernes, il s'oriente vers l'étude de la langue anglaise. Plusieurs textes sont parus ou paraîtront prochainement dans les revues suivantes : *À Verse* n°11, *Comme en poésie*, *Décharge* n°157 et n°160, *N4728* n°25, *Paysages écrits*.

Frédéric Dechaux

Né le 1^{er} mars 1968 à Barentin en Seine-Maritime, Frédéric Dechaux est fonctionnaire et vit à Troyes dans l'Aube. Il écrit depuis l'âge de 20 ans. Ses premiers textes sont parus à partir de septembre 2013 dans les revues *Vocatif*, *Traction-Brabant*, *L'autobus*, *Les tas de mots*, *Lélixir...*

Evelyne Fort

Évelyne Fort, née en 1954 sous le signe du poisson, est comédienne, chorégraphe, et directrice artistique de la compagnie Willy Danse-Théâtre. Elle développe parallèlement à des études de mathématique une formation en danse contemporaine, puis tout en enseignant ces deux domaines, elle participe à des spectacles en tant qu'interprète. Elle rencontre Michèle Berg, puis Gérard Noiret, et s'engage complètement à partir de 1985 dans le milieu artistique. Attirée par des expressions artistiques multiformes, elle complète sa connaissance de la danse par un travail autour du théâtre, du chant et de l'écriture. Elle rassemble ses expériences et passe à la conception chorégraphique et théâtrale. Elle dirige des stages d'insertion par la pratique artistique, des ateliers de sensibilisation pour adultes et pour les enfants dans les écoles. Actuellement elle travaille à l'écriture et à la recherche de coproductions de formes « corpoétiques », poursuivant par là sa démarche pluridisciplinaire.

Claire Gondor

Bibliothécaire au civil, mère de famille nombreuse à temps plus-que-complet, Claire Gondor vit dans un département de terre et d'eaux aux confins de la Bourgogne, et consacre la majeure partie de ses loisirs à maltraiter son clavier. Elle recherche en poésie le rythme et la couleur des mots - elle travaille d'ailleurs sur le concept de chromatopoesie. Et parce que chaque mot compte, elle se plaît aussi au genre de la nouvelle ou du récit très bref, dont elle aime la rigueur et la concision. Tombée dans la marmite des mots depuis bien longtemps déjà, plusieurs de ses nouvelles ou poèmes ont été primés lors de divers concours littéraires : Prix Calliope, concours Verlaine, Ecritoire d'Estieugues, prix DRAC Champagne-Ardenne, prix Rimbaud... Prix de la nouvelle de Cuisery, de Saint-Jean de Braye, de Moulins, de Chaumont... ou publiés dans *Le kiosque à Mots*, *la Revue pantoun*, *Flammes Vives*, *Le Capital des Mots*, *Florilège*, *La Petite Edition*. Elle vient par ailleurs de créer avec quelques complices une association, *L'Autre Moitié du ciel*, qui œuvre à la création d'événements littéraires.

Rodolphe Houllé

Rodolphe Houllé est né à Epinal en 1970 et a grandi en Haute-Savoie avant de venir à Paris pour terminer ses études où il vit encore à ce jour. Ses poèmes et ses textes en prose ont paru dans plusieurs revues depuis quelques années : Lieu(x) d'être, Arpa, Le Journal des poètes, Verso, Ecrit(s) du Nord, La Barque, Poésie sur Seine et Les Citadelles.

Annie Hupé

Depuis les poésies apprises par cœur à l'école primaire, au lycée, Annie Hupé n'a pas cessé de lire de la poésie. La rencontre avec les pratiques de l'Oulipo a été déterminante pour qu'elle s'engage à son tour dans l'écriture. Elle aime particulièrement les formes brèves et rigoureuses. Quelques revues l'ont déjà accueillie.

Mathias Lair

Mathias Lair est co-fondateur de l'*Union des poètes & Cie* et membre du comité de la SGDL. PUBLICATIONS EN POÉSIE : *Accords perdus*, Gros textes, 2006 ; *Inzeste*, Gros textes, 2010 ; *Quimiac*, Encre vives, 2010 ; *Pas de mot pour*, Éclats d'encre, 2011. Une chronique, *Il y a poésie*, dans la revue Décharge. RÉCITS ET FICTIONS : *Oublis d'ébloui, cinq récits amoureux*, L'Échappée belle, 2103 ; *La chambre morte*, Lanskins, 2014 ; *Aïeux de misère*, Henry, 2014. SITE : www.sgdl-auteurs.org/mathias-lair.

Charlotte Lelong

Charlotte Lelong est née en 1985. Elle est diplômée des Beaux-Arts de Rennes, où elle a surtout pratiqué le dessin figuratif, la photographie et le livre d'artiste et développé des thématiques autour de la fragilité humaine. Elle continue aujourd'hui à pratiquer essentiellement l'œuvre sur papier : dessin au crayon, feutre, crayon, bic et encres, aquarelle seule, gravure et transfert de dessins au trichloréthylène.

Alain Nouvel

Alain Nouvel est en voyage et écrire lui permet d'explorer les méandres et les reliefs de ce miracle d'être en vie. Cette pratique de l'écriture le passionne depuis toujours. Inquiet du peu de réalité de nos représentations, il tente de faire vibrer des cordes neuves, de les faire vibrer autrement. Ayant vécu et enseigné aux Antilles et en Chine, il s'est senti depuis très longtemps un étranger partout et a fait de cette étrangeté le principal sujet de ses écrits. Alain Nouvel est édité aux éditions de *L'Instant perpétuel* : *Trois noms hermaphrodites* (1998) ; *Octave Lamiel dépuceleur* suivi de *Edouard et Alfred au val de l'eau* (illustré par Hippolyte Romain) (1998, épuisé) ; *Mots animés* (1999, épuisé) ; *Histoires d'Isles* (1999, épuisé) ; *Contre-Voix* (1999) ; *Maux animaux* (2000) et aux éditions de *La Chimère* *D'étrangère* (2000) ; *Pays* (2001, épuisé) ; *Pas* (2002, épuisé) ; *Dames des trois douleurs* contenant : « Ma divine Elodie », « Imminence » et « Pour pleurer Dom Juan » (2004, épuisé) ; *Variations sur une femme donnée, et reprise*, précédées de *Mets animaux*, Et suivies de *Pays et pas*. (2005) ; *Contre-voies* (2008) ; *Nouvelles d'Eurasie* (2010).

Philippe Païni

Philippe PAÏNI est né en 1974. Il vit et travaille à Marseille. Il a publié des poèmes dans les revues Sezim, Poésie/Première et Contre-allées ainsi que dans les revues en ligne Terre à Ciel, Les Etats-Civils, Tapages, Recours au poème, Gelée rouge et 17 secondes. Un livre de poèmes, *La somme du feu*, a paru en 2007 aux Editions de L'Atelier du Grand. Il a participé au recueil collectif franco-suisse *Creuser les voix* aux éditions Samizdat. En 2012, ont paru *Les visages s'effacent* aux éditions Potentille et *Architecture de l'orage*, aux éditions Contre-allées, collection « Lampe de poche ». Il anime, avec Serge Martin et Laurent Mourey, la revue **Résonance générale, cahiers pour la poétique**, qui travaille ensemble écriture du poème et théorie. <http://www.latelierdugrandtetas.fr/>
<http://revue-resonancegenerale.blogspot.com/>

Pierre Alain Richer

Pierre Alain Richer est né à Angers en 1946. Après différents séjours et résidences professionnelles en Languedoc, Lozère, Pyrénées, Rhône Alpes, Cévennes, Normandie où il a dirigé des établissements culturels, Pierre Alain Richer vit à La Rochelle depuis 1991. Ses poèmes et articles ont paru dans les revues *Phréatique*, *La Sape*, *Regart*, *Cahiers Froissart*, *Laudes*, *Cahiers del'Archipel*, *Triages*, *Friches*, *Arpa*, *Comme Une Culture*, *Quai des Lettres* etc... Il est l'auteur de plusieurs livres : *Economie de l'air* (Ed. G.Chambelland 1992); *Les îles sont des rivages de sel* (Ed. Océanes 1996); *Le mûrier dans la mer* (Ed. Rumeur des âges 1996); *Les sources du Lathan* (Ed. Clapas 2000); *Chemins du Monde Carré* (Ed. des Vanneaux 2009); *Les moissons bleues* (Ed. de l'Atlantique 2012). Il participe aux animations littéraires de l'association *Quai des Lettres* à La Rochelle.

François Sannier

François Sannier, précédemment publié sous le pseudonyme de Franck Reinnaz, est né à Morlaix en 1950. Il réside à Quimper ou à Montézic dans l'Aveyron.. Il est l'auteur des plaquettes *Dentelle du jour* et *Matins coupants* chez Encres Vives dans la collection Lieux. Ses poèmes ont été publiés dans de nombreuses revues: A l'index 21/24 , Arpa 103 , Comme en poésie 49/53 , Décharge 152-161 , Ecrits du Nord 23-24, Friches 108 , Interventions à Haute Voix 51 , 7 à dire 54 , Spered-Gouez 18 et Verso 148/151/155. On peut découvrir ses poèmes sur le Blog de Pierre Maubé et sur le Site d'Alain Boudet.

Yannick Torlini

Né en 1988 à Nancy, poète et explorateur de la malangue, Yannick Torlini est le fondateur du collectif Tapages, qui s'attache à mettre en avant les liens entre corps, voix et langue, dans un activisme du poème au quotidien. Il participe à de nombreuses revues, dont Doc(k)s, Ouste, ATI, Contre-allées, Art matin, Boxon, Place de la Sorbonne, Dissonances... Il est l'auteur de plusieurs livres dont, *Nous avons marché*, éditions Al Dante, 2014 ; *Un matin tu t'es assise*, éditions Polder, 2014 ; *Camar(a)de*, éditions isabelle Sauvage, 2014 ; *La malangue*, éditions Vermifuge, 2012 ; *Ghérasim Luca : le poète de la voix. Ontologie et érotisme*, éditions L'Harmattan, 2012

Auteurs publiés dans la revue Incertain Regard depuis novembre 2009 :

Arielle Alby, Jacques Allemand, Klod Amar, Dimitri T. Anais, Rafael Ayala Páez, Paul Badin, Jean-Pierre Bars, Nathalie Bassand, Pascal Batard, Patrick Beaucamps, Arnaud Beaujeu, Ursula Beck, Claude Ber, Françoise Biger, Christine Bloyet, Yvon Bohers, Mickaël Bonneau, Sophie Brassart, Christophe Bregaint, Jacques Canut, Roger Carbonnier, Gérard Cartier, Karine Cathala, Emilien Chesnot, Fabien Claude-Marie, Chetrou De Carolis, Henri Chevnard, Claire Criton, Colette Daviles-Estinès, Frédéric Dechaux, Guillaume Decourt, Odile Desanti, Charles Dobzinski, François Dominique, Irène Duboeuf, Frédéric Eymeri, Fabrice Farre, Rémy Faye, Jacqueline Fhima Béhar, Jacqueline Fischer, Michael Foldes, Evelyne Fort, Jean-Paul Gavard-Perret, Claire Gondor, Mahrk Gotié, Bernard M.-J. Grasset, Nicolas Grenier, Isabelle Grosse, Georges Guillain, Cécile Guivarch, Emmanuel Hiriart, Rodolphe Houillé, Annie Hupé, Nicolas Jaen, Philippe Jaffaux, Mireille Jaume, Mathias Lair, Rodrigue Lavallé, Patrick Le Divenah, Olivier Le Lohé, Jean-Louis Lebret, Daniel Leduc, Charlotte Lelong, Jean-Pierre Lemaire, Benoît Lepecq, Yannis Livadas, Valérie Loiseau, Mirjana Marinšek Nikolić, Hervé Martin, Jean-François Mathé, Lise Mathieu, Iancu Medeea, Yann Miralles, Denis Moreau, Maurice Mourier, Taha Muhammad Ali, Roland Nadaus, Michele Ninassi, Florence Noel, Gérard Noiret, Alain Nouvel, Cécile Oumhani, Émeric Outreman, Lydia Padellec, Philippe Païni, Etienne Paulin, Gaël Pietquin, Thomas Pontillo, Bénédicte Radal, Maria Ralli-Hydriou, Jacques Renaud-Dampel, Louis Raoul, Jean-Christophe Ribeyre, Pierre Alain Richer, Serge Ritman, Céline Rochette-Castel, Faustina Rosellini, Elisabeth Rossé, François Sannier, Patrick Santus, Vicky Sébastien, Calou Semin, Véronique Sezap, Roselyne Sibille, Jacques Sicard, Simon, Reza Shirmarz, Harry Szpilman, Hamid Tébouchi, Yannick Torlini, Charlotte Urban, Mario Urbanet

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr>

Courriel : incertain.regard@yahoo.fr

Parution numérique semestrielle.

Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:

Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes dans un seul fichier au format txt ou doc.

*... Je répudie le faste, car il s'achète;
L'amour, car il survient.
Avec moi seul je reste, insatisfait peut-être
Mais tel qu'en moi-même et sans faute...*

Odes retrouvées de Ricardo Reis - *Extrait de « Je répudie le faste »*

Fernando Pessoa - Poèmes païens

© Christian Bourgois éditeur



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430

Site: <http://www.incertainregard.fr>

Bloc-notes de lecture : <http://incertainregard.hautetfort.com>

Courriel: incertain.regard@yahoo.fr /